

# MANGER LE SILENCE

ESSAI



ÉDITION FUSIANIMA

# Manger le Silence

*Par Ghost*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : La Grande Coupure	4
Chapitre 2 : La Lisière des Signaux	9
Chapitre 3 : L'Agonie du Spectre	14
Chapitre 4 : La Théologie de l'Ardoise	19
Chapitre 5 : L'Homme-Matière	24
Chapitre 6 : Sabotage du Temps	29
Chapitre 7 : Le Mycélium de la Résistance	34
Chapitre 8 : La Nuit du Scalpel	39
Chapitre 9 : Le Festin du Vide	44
Chapitre 10 : L'Os du Réel	49
Chapitre 11 : L'Arsenal Intérieur	54
Chapitre 12 : La Désertion Fertile	58

# Chapitre 1

## La Grande Coupure

Le signal 4G vibre dans la paume de ma main gauche comme un parasite cherchant à pondre sous mon derme, et c'est à cet instant précis, à 14h22, entre un tweet sur l'apocalypse climatique et une publicité pour des brosses à dents en bambou, que j'ai décidé de commettre un homicide identitaire.

La chambre est saturée d'une lumière bleue-électrique, une teinte de morgue moderne qui transforme ma peau en plastique froid. Je regarde mon index. Il est usé par le scroll. Un poli miroir sur l'empreinte digitale. Je suis une extension de l'algorithme, une excroissance de silicium qui croit encore avoir une âme. Mensonge. Le Spectre Numérique ne me possède pas seulement : il m'a digéré. Je suis le déchet d'une digestion binaire.

`[LOG\_START: PROTOCOLE DE DÉCONNEXION SYNAPTIQUE]`

J'ai pris le téléphone. Ce n'est pas un objet, c'est une laisse ionisée. Je ne l'ai pas éteint. Je l'ai déposé, allumé, sur le rebord de la fenêtre du troisième étage, l'écran tourné vers le ciel gris de la ville, afin qu'il puisse voir l'immensité de son propre vide. Puis, d'un geste sec, comme on achève un cheval blessé, je l'ai poussé. Il a flotté une seconde, captant un dernier rayon de soleil pollué, avant de s'écraser sur le pavé. Un craquement de verre trempé. Un cri de circuits. Le Spectre est mort. Ou du moins, il a perdu son port d'attache.

Je n'ai pas fait mes bagages. Faire ses bagages, c'est emmener le passé en vacances. J'ai pris un sac en toile de jute, trois kilos de riz, une hache fiskars affûtée comme un scalpel de chirurgien de guerre, et ce pull en laine brute qui sent encore le suint et la

bête. Mes clés ? Laissées sur la table. Mon contrat de bail ? Un confeti dans la corbeille. Ma dignité sociale ? Une traînée d'urine dans le caniveau.

La ville est une machine à hacher le silence. Les bus crachent du pneumatique, les passants expirent des data, les murs eux-mêmes semblent murmurer des mots de passe oubliés. Je marche à contre-courant. Je suis un bug dans la matrice urbaine. Les gens me frôlent, leurs yeux rivés sur leurs prothèses portatives, cherchant une validation dans un nuage de pixels. Ils ne voient pas l'homme qui déserte. Ils ne voient que le vide que je laisse derrière moi.

`[Séquence de mouvement : Vitesse constante. 6 km/h. Direction : Nord-Ouest. Vecteur : Zone Blanche.]`

À la gare, j'ai acheté un billet avec du liquide. Les billets de banque sont des parchemins sales, des reliques d'un monde qui touchait encore les choses. La guichetière m'a regardé comme si j'étais un fantôme ou un terroriste. C'est la même chose pour le système : celui qui n'a pas de profil actif est une menace ou une erreur système. J'ai choisi d'être l'erreur.

Le train est une capsule de décompression. À mesure que les barres de béton cèdent la place aux pylônes électriques, puis aux champs de colza malades, je sens la pression intracrânienne diminuer. Le bruit de fond de la civilisation — ce bourdonnement à 50 hertz qui vous bouffe les nerfs depuis la naissance — commence à s'étioler.

Journal de bord du néant (imaginaire) :

\* \*Kilomètre 40 :\* L'envie de vérifier mes mails me tord l'estomac. Symptôme de manque.

\* \*Kilomètre 120 :\* Le paysage devient flou. La vitesse est une illusion de progrès.

\* \*Kilomètre 250 :\* Le réseau vacille. "Recherche de service...". Le Spectre agonise.

Je descends à un arrêt qui n'en est pas un. Une halte perdue dans le massif, là où les rails semblent s'enfoncer dans la terre plutôt que de la traverser. Le train repart dans un souffle de métal. Je reste seul sur le ballast. Le silence ne tombe pas ; il s'élève du sol comme une brume froide.

C'est ici que commence l'exécution.

Le sentier n'existe pas. C'est une idée de cartographe. La réalité, c'est la ronce qui griffe, la boue qui aspire, la branche qui fouette. Chaque pas est une négociation avec la gravité. Je m'enfonce dans la Forêt-Matrice. Elle n'est pas accueillante. Elle n'est pas "belle". Elle est là. Elle est une masse de cellulose et de chlorophylle qui se fout royalement de mes états d'âme. Elle est le tribunal.

Après quatre heures de marche forcée, mes muscles brûlent. C'est une douleur saine. Une douleur de mammifère, pas de processeur. L'air change de texture. Il est dense, chargé d'humus et de mort lente. On ne respire pas cet air, on le mâche.

Je m'arrête devant une paroi de roche grise, couverte de lichen qui ressemble à une écriture extraterrestre. C'est ici. Le point zéro. La zone où les ondes meurent de fatigue. Je sors de mon sac le smartphone que j'avais gardé — celui-là est éteint, emballé dans du plomb et du cuir. Je ne le garde pas pour téléphoner. Je le garde comme on garde le crâne d'un ancêtre qu'on a fini par détester. C'est ma relique. Mon memento mori. Il contient tout ce que j'ai été : mes photos de vacances factices, mes conversations stériles, mes recherches Google sur la solitude. C'est une boîte noire de crash existentiel.

Je creuse un trou au pied d'un épicéa foudroyé. La terre est noire, grasse, pleine de vie aveugle. J'y dépose mes derniers oripeaux technologiques, sauf le smartphone-relique que je garde dans ma poche de poitrine, contre mon cœur, pour sentir son poids de cadavre.

Le soleil s'éteint derrière la crête. L'obscurité n'est pas l'absence de lumière, c'est le retour de la vérité. Sans les écrans, la nuit est un mur. On ne voit plus, on écoute. Et ce qu'on entend est terrifiant : le son de sa propre respiration, le battement de son propre sang qui cogne contre les tympans. Le bruit de la machine organique qui tourne à vide.

Je ramasse du bois mort. Le geste est millénaire. On ne réfléchit pas pour faire un feu, on se souvient. Les étincelles jaillissent, de petites révolutions oranges dans le noir absolu. La fumée pique les yeux, nettoie les sinus, purifie la pensée.

Je m'assois. Le silence commence à m'attaquer. Il ne se contente pas d'être là ; il entre par les pores, il écarte les côtes pour voir ce qu'il y a dedans. C'est une opération chirurgicale sans anesthésie. Le Spectre Numérique hurle encore dans ma tête, me projetant des images rémanentes de notifications fantômes, des "j'aime" imaginaires, des news urgentes sur des choses qui n'existent pas.

"Tais-toi", je murmure. Ma voix sonne étrangement, comme une pierre jetée dans un puits sans fond.

Je ne suis plus l'homme-interface. Je suis une chose qui a froid, qui a faim, et qui regarde les flammes dévorer l'oxygène. Le temps s'effondre. Il n'y a plus de secondes, plus de minutes. Il n'y a que le craquement du bois et le froid qui s'installe dans mes os.

C'est la première leçon du silence : il est carnivore.

Si vous ne le mangez pas, c'est lui qui vous dévore. Je prends une poignée de neige sale, je la porte à ma bouche. Le froid me brûle la langue. C'est le goût du réel. C'est amer, c'est pur, c'est violent.

Demain, je commencerai à construire mon abri. Demain, je chercherai l'os du réel. Ce

soir, je me laisse juste disparaître de la surface de l'information. Je ne suis plus localisable. Je n'existe plus dans le flux. Je suis enfin devenu un obstacle. Un caillou dans la chaussure du monde.

La forêt respire autour de moi. Elle sait que je suis là. Elle attend de voir si je vais survivre à la première nuit ou si je vais ramper vers la civilisation à l'aube, en pleurant pour un chargeur micro-USB.

Elle peut attendre. J'ai tout mon temps. J'ai tout le silence du monde devant moi, et j'ai une faim de loup.

La flamme vacille. Une chouette hulule, un son sec comme un os qui se brise. Je ferme les yeux. Le noir est total. C'est magnifique. C'est une exécution réussie. L'homme que j'étais est resté sur le trottoir, en bas de mon immeuble, en miettes de verre et de plastique. Ce qui reste ici, sur ce tapis de mousse, n'a pas encore de nom.

C'est le début de la faim.

# Chapitre 2

## La Lisière des Signaux

La dernière barre de réseau n'est pas morte, elle a été assassinée. Elle a clignoté deux fois, une pulsation anémique, une agonie en cristaux liquides, puis le vide. Rien. \*No Service\*. Le cadran affiche 16h42 et le monde vient de se débrancher de ma moelle épinière. C'est une sensation de décapitation propre, chirurgicale. On ne sent pas la douleur tout de suite, on sent juste l'air frais là où la tête devrait être reliée au grand flux.

Je suis arrêté à la borne kilométrique zéro de l'inexistence. Derrière moi, le bitume qui sue encore les octets de la ville ; devant, un chaos végétal qui ne connaît pas le protocole TCP/IP.

- \* Zone Blanche de Haute-Érosion.
- \* Nausée cybernétique.
- \* Pouls 85 bpm. Tremblement résiduel du pouce droit (réflexe de scroll fantôme).

C'est le vertige. Pas celui des hauteurs, celui de l'horizontalité absolue. Sans le signal, l'espace n'est plus une carte Google Maps où l'on est le point bleu central. L'espace devient une masse. Une géologie qui s'en fout. Ma rétine cherche désespérément un hyperlien dans l'écorce des bouleaux. Je veux cliquer sur la mousse pour savoir si elle est comestible, je veux "rafraîchir" le paysage pour voir si le brouillard se lève. Mais la forêt ne se charge pas. Elle est déjà là, en 1:1, brutale, non compressée, pesant ses milliards de téraoctets de matière inutile.

Le smartphone dans ma poche est devenu un objet absurde. Un presse-papier en

aluminium et verre de gorille. Un talisman déchargé de sa magie noire. Je le sors. L'écran est une plaque de pétrole figé. Je me vois dedans. Une gueule de déterré, les yeux cernés par les lumières bleues de la décennie passée. Je suis l'Homme-Interface en pleine décomposition.

SOUDAIN, UNE VOIX (FRAGMENT DE MÉMOIRE TAMPON) :

« Tu vas rater quoi ? Hein ? La fin du monde ? Un même avec un chat ? L'indignation du jour sur ce que le Premier Ministre a dit à propos du prix du beurre ? »

Le Spectre Numérique hurle dans mon lobe temporal. Il a faim. Il réclame sa dose de notifications, son shoot de dopamine de seconde main. C'est le syndrome du membre fantôme. Je sens mon téléphone vibrer dans ma cuisse alors qu'il est dans ma main. Une vibration fantôme. Une hallucination tactile. Mon système nerveux central est encore en train d'envoyer des requêtes à un serveur qui n'existe plus.

\*Requête 404 : Sens de la vie non trouvé.\*

Je fais dix pas dans le sous-bois. Chaque pas est une trahison envers la modernité. Mes bottes écrasent des brindilles avec un bruit de craquement analogique qui me déchire les tympans. Le silence ici n'est pas l'absence de son, c'est le trop-plein de réel. C'est le bruit de la photosynthèse, le frottement des plaques tectoniques mentales, le cri muet des champignons qui digèrent l'humus.

C'est là que le vertige frappe vraiment. Une vague de panique pure. Si je tombe ici, si je me casse une jambe, si un ours décide que mon foie est un mets de choix, il n'y aura pas de bouton "Signaler un problème". Il n'y aura pas de Story Instagram pour documenter mon agonie. Je vais mourir en 480p, sans témoins, dans l'indifférence totale des algorithmes. Cette pensée est une décharge électrique. La peur de n'être pas vu est plus forte que la peur de mourir.

C'est la grande pathologie : nous n'existons que par le reflet dans l'œil de la machine.

Sans le signal, je suis un spectre.

\*Le NARRATEUR se tient debout, immobile. Il ressemble à un bug dans la matrice. La forêt autour de lui est d'un vert trop dense, presque agressif.\*

(à voix haute, pour vérifier que l'air existe encore)

« Je ne suis pas un utilisateur. Je suis une chose. »

L'écho lui répond par un silence de cathédrale profanée. Les oiseaux s'arrêtent de chanter. Ils attendent que je fasse mes preuves. Ils savent que je suis un touriste du vide. Ils sentent l'odeur du Wi-Fi qui s'évapore de mes pores.

Je regarde ma montre. L'aiguille des secondes avance avec une lenteur criminelle. Dans le monde d'avant, pendant cette minute, j'aurais traité douze emails, liké trois photos de vacances de gens que je déteste et lu un article sur l'effondrement de la biodiversité en faisant défiler des publicités pour des baskets en plastique recyclé. Ici, la minute dure soixante secondes. C'est insupportable. Le temps n'est plus haché menu, il est un bloc de granit que je dois porter sur mon dos.

C'est le moment où la plupart font demi-tour. Le moment où l'on se dit qu'on a oublié de fermer le gaz, ou qu'on a un rendez-vous crucial, ou que finalement, la solitude, c'est mieux avec un bon podcast. La frontière est là, invisible, une ligne de force qui sépare la simulation du territoire.

Je pose le smartphone sur une souche. Il a l'air d'une relique technologique trouvée dans les ruines d'une civilisation qui s'est suicidée à coups de selfies.

— Tu restes là, murmurai-je.

C'est un mensonge. Je le remets dans mon sac. Je n'ai pas encore le courage de l'abandonner. C'est mon doudou radioactif. Mais je l'enfouis au fond, sous la laine, sous le sel, sous la peur.

Le froid commence à mordre. Pas le froid météorologique, mais le froid ontologique. Celui qui survient quand on réalise qu'on est seul responsable de sa propre respiration. La machine ne respire plus pour moi. Je dois gonfler mes poumons manuellement. Je dois filtrer le silence.

Je m'enfonce plus profondément. Les arbres se resserrent. C'est la garde d'honneur de l'oubli. La lumière décline, filtrée par des canopées qui n'ont jamais vu un pixel de leur vie. Le sol devient meuble, spongieux. On dirait que je marche sur le ventre d'une bête endormie.

Et là, au milieu d'un bosquet de fougères géantes qui ressemblent à des antennes paraboliques végétales, je m'arrête. Le silence me saute à la gorge. Il ne demande rien. Il ne propose rien. Il n'a pas de service client. C'est une masse solide. Je l'ouvre à coups de dents. Je commence à manger le silence, et il a un goût de fer et de vieille terre.

Mon cerveau en manque commence à inventer des sons. Des notifications fantômes dans le bruissement des feuilles. Un \*ping\* dans le cri d'un geai. Une mélodie de sonnerie Nokia dans le craquement d'une branche. C'est le délirium tremens de la connectivité. Je suis un junkie en sevrage forcé, attaché au radiateur de la réalité.

1. Identifier la source du bruit interne.
2. Constater que le "Moi" numérique est une fiction commerciale.
3. Accepter l'insignifiance atomique.
4. Regarder le rocher. Devenir le rocher.

Le vertige s'atténue, remplacé par une fatigue immense. Une fatigue de siècle. Comme si j'avais porté toute l'information du monde sur mes épaules et que je venais de la laisser tomber dans le ravin. Je suis léger. Je suis vide. Je suis une page blanche dans un livre qui a pris feu.

Je regarde mes mains. Elles sont sales. De la vraie terre. Pas de la poussière de bureau, mais de la matière organique, vivante, grouillante de bactéries qui ne demandent pas mon consentement pour exister. Je gratte l'écorce d'un sapin avec mon ongle. La résine colle. Elle sent fort. C'est une odeur de vérité primitive.

Le signal est mort. Vive la chair.

Je ne suis plus localisable. Je suis enfin perdu. Et dans ce monde où tout est traqué, indexé, tagué et vendu, être perdu est le seul luxe qui reste. C'est la seule forme de résistance. Le silence n'est pas un vide, c'est une arme. Et je viens de charger le premier chargeur.

La nuit tombe, une encre noire qui coule entre les troncs. Je n'ai pas peur de l'obscurité. J'ai peur de la lumière qui reviendrait me chercher. Je m'assois contre un chêne qui a l'air de m'ignorer avec une dignité royale.

L'homme-interface est mort à 16h42.

L'homme-matière vient de prendre son premier souffle.

Ça fait mal. C'est merveilleux.

# Chapitre 3

## L'Agonie du Spectre

Ma cuisse gauche est une menteuse. Elle vibre. Un spasme électrique, précis, cadencé comme une notification de rappel pour une réunion à laquelle je n'assisterai jamais. Je plaque ma main contre le tissu rêche de mon pantalon de laine. Rien. Le vide. Un rectangle de néant là où, pendant douze ans, j'ai porté l'appendice de ma propre aliénation. Le Spectre a faim. Il cherche son hôte. Il envoie des impulsions fantômes à travers mon système nerveux, des messages codés en morse neurologique pour me supplier de revenir dans le flux.

Tic. Vibrato. Silence.

C'est le syndrome du membre fantôme appliqué à la modernité. On ampute la puce, mais le cerveau continue de gratter la plaie. Je suis assis sur une souche de bouleau qui se désagrège sous mon poids, témoin passif de mon agonie cybernétique. Autour de moi, la forêt n'émet aucun signal. Elle ne "notifie" pas. Elle est. C'est une insulte permanente à l'économie de l'attention.

DANS VOTRE CRÂNE :

[Une barre de chargement bloquée à 99%]

[Une erreur 404 dans l'hippocampe]

[Le désir irrépressible de vérifier la météo sur un écran alors que la pluie me gifle déjà le visage]

Je regarde l'obscurité. Elle n'est pas noire, elle est texturée. Elle a des couches, des profondeurs que l'œil saturé de pixels a désappris à décoder. Le Spectre, lui, déteste cette profondeur. Il préfère le plat. Le lisse. Le verre trempé. Il veut que le monde soit

une surface sur laquelle on glisse sans jamais s'enfoncer. Ici, je m'enfonce. Mes bottes dans l'humus, mon esprit dans le silence. Et le silence, contrairement à ce que disent les poètes du dimanche, n'est pas apaisant. Il est assourdissant. C'est un acouphène métaphysique.

Le sevrage commence par la paranoïa.

Est-ce que j'ai manqué quelque chose ? Bien sûr que oui. J'ai manqué l'indignation collective de 14h15. J'ai raté le mème qui a fait rire la planète pendant trois minutes avant d'être enterré sous une nouvelle strate de détritits numériques. J'ai manqué la preuve que j'existe dans le regard des autres.

L'addiction n'est pas au contenu, elle est au lien. Nous sommes des chiens de Pavlov dont la cloche est devenue une vibration de poche. Sans la cloche, nous ne savons plus quand saliver. Nous ne savons plus quand être en colère. Nous ne savons plus quand être.

Je sors le smartphone éteint du coffre. Il pèse une tonne. C'est un monolithe de verre noir, un sarcophage pour les données de ma vie passée. Il est froid. Plus froid que la pierre. Je le pose sur la mousse. Il a l'air d'un artefact extraterrestre tombé dans un bouillon de culture préhistorique.

"Allez," je murmure. "Vibre maintenant. Montre-moi ta puissance."

Rien. Le Spectre est une lâche créature qui ne survit que par le réseau. Sans antenne, il n'est qu'un presse-papier coûteux. Pourtant, ma jambe tressaute encore. Une impulsion électrique remonte de ma cheville jusqu'à mon cortex. C'est la laisse. La laisse invisible qui me relie à la Machine. Elle n'est pas faite de fils de cuivre, mais d'habitudes synaptiques. Pour la couper, il ne suffit pas d'éteindre l'appareil. Il faut opérer à cœur ouvert, sans anesthésie, dans le derme de la conscience.

## SCÈNE : INTÉRIEUR NUIT / CRÂNE DU NARRATEUR

Le projecteur balaye une pièce vide. Sur les murs, des millions de fenêtres de navigateurs ouvertes.

Elles clignotent.

ELLES VEULENT ÊTRE RAFRAÎCHIES.

F5. F5. F5.

Le narrateur hurle sans bruit.

Il n'y a pas de connexion Wi-Fi dans cette partie de l'enfer.

Le Spectre me murmure des raisons de renoncer. "Et si ta mère appelait ? Et si le monde s'écroulait ? Et si tu devenais... hors-sujet ?" C'est la menace suprême de notre siècle : devenir obsolète. Ne plus être dans le "loop". Être une donnée perdue. Un "dead link".

Je ramasse une pierre. Une vraie. Elle est rugueuse, elle a des arêtes qui me rentrent dans la paume. Elle ne demande rien. Elle ne veut pas être partagée. Elle ne veut pas de "like". Elle impose sa présence physique avec une insolence minérale. Je la serre jusqu'à ce que j'aie mal. La douleur est un excellent pare-feu. Elle ramène l'attention au centre, dans la viande, loin des serveurs de la Silicon Valley.

L'agonie du Spectre est une lente décomposition. On commence par perdre le sens du temps. Sans l'horloge atomique synchronisée au millième de seconde, le temps redevient une matière élastique, visqueuse. Une heure dans la forêt ne dure pas soixante minutes ; elle dure la croissance d'un champignon ou le trajet d'une fourmi sur une racine. C'est insupportable. Le cerveau, habitué au "fast-food" informationnel, est en état de malnutrition. Il réclame son sucre lent de notifications.

Je marche pour épuiser le fantôme. Les branches me griffent. Bien. Que le corps parle. Que le corps hurle. Que la fatigue physique vienne écraser la fatigue mentale. L'homme-interface avait des pouces musclés et un dos voûté. L'homme-matière doit réapprendre à utiliser ses poumons. L'air est froid, il brûle les alvéoles. C'est le goût

de l'oxygène non filtré par les algorithmes de confort.

Pourquoi avons-nous si peur du silence ?

Parce que le silence est un miroir sans tain. Derrière, il n'y a personne pour nous regarder, alors nous sommes forcés de nous regarder nous-mêmes. Et ce qu'on voit n'est pas un profil optimisé avec des filtres flatteurs. C'est une bête effrayée, perdue dans les bois, qui réalise qu'elle a passé la moitié de sa vie à nourrir un parasite de silicium.

Le sevrage, c'est la reprise de possession de son propre territoire mental. C'est une guerre de guérilla. Chaque pensée autonome est une victoire. Chaque minute passée sans imaginer comment "capturer" ce moment pour le montrer à d'autres est une libération.

Je m'arrête devant un ruisseau. L'eau coule, noire et glacée. Je plonge mes mains dedans. Le froid est une décharge électrique qui court-circuite les derniers restes du Spectre. Le choc est total. Mon cerveau fait un "reset" sauvage. À cet instant précis, la vibration fantôme dans ma poche s'arrête. Pour de bon.

Le silence n'est plus un vide à combler. Il devient une substance. Je commence à le manger. Je l'avale par grandes goulées. Il a un goût de fer et de terre mouillée. C'est une nourriture de survivaliste de l'esprit. On ne se contente pas de l'écouter, on le broie sous les dents. On déchiquette le calme jusqu'à ce qu'il révèle sa violence intrinsèque. La nature n'est pas zen. Elle est implacable. Elle est la définition même du "réel" : ce qui continue d'exister quand on arrête d'y croire.

Je regarde le smartphone, là-bas, sur son lit de mousse. Il a l'air ridicule. Une petite brique noire qui ne sait rien du vent qui souffle dans les cimes. Il ne sait rien de la moisissure qui gagne du terrain. Il est une parenthèse fermée.

Le Spectre a poussé son dernier soupir vers minuit, quand la lune a percé la canopée. Il est mort de déshydratation informationnelle. Son agonie fut pathétique, faite de micro-impulsions et de rêves de 4G. Je n'ai pas pleuré. On ne pleure pas une tumeur qu'on vient d'extraire.

Maintenant, je suis seul.

Vraiment seul.

Pas la solitude connectée des appartements urbains. La solitude radicale, celle des pierres et des étoiles. C'est un poids immense sur les épaules. C'est une liberté terrifiante. La laisse est tranchée, mais le cou garde la marque du collier. Je frotte ma peau. Elle est chaude. Elle est vivante.

Le silence est un prédateur. Il vient de finir son repas.

Et pour la première fois depuis une éternité, je n'ai pas envie de vérifier l'heure.

Je n'ai pas envie de savoir ce que vous pensez de ce texte.

Je n'ai pas envie d'exister pour vous.

Je gratte une allumette. La flamme danse, fragile, unique, non reproductible, sans sauvegarde possible dans le cloud. Elle brûle. Elle est vraie. Le reste n'est que du bruit.

L'agonie est terminée. La décomposition peut commencer. Et de cette pourriture naîtra peut-être quelque chose qui ne nécessite pas de batterie pour fonctionner.

Quelque chose d'os et de volonté.

Je souffle sur la flamme.

Noir total.

Signal perdu.

Enfin.

# Chapitre 4

## La Théologie de l'Ardoise

Mes doigts ne glissent plus sur du Gorilla Glass, ils s'écorchent sur de l'ardoise schisteuse, un feuilletage de temps pétrifié qui n'a que faire de mes pouces impatients. Ici, l'architecture est un verdict. La cabane n'est pas un refuge, c'est une mâchoire minérale refermée sur mes certitudes de primate hyperconnecté. Quatre murs de plaques grises, empilées sans mortier, une géométrie de la patience pure où chaque interstice laisse filtrer un sifflement qui n'est pas une notification, mais le souffle de la montagne qui vient vérifier si je suis encore assez tendre pour être consommé.

Le premier contact est une brûlure thermique. Poser la paume sur le mur, c'est réaliser l'arnaque des interfaces tactiles. L'ardoise ne simule pas la réponse haptique. Elle rend le coup. Elle absorbe la chaleur de mon sang avec une voracité géologique. Je retire ma main : la pierre est inchangée, mais ma peau garde la marque de sa morsure grise. C'est le premier échange de données. Mon homéostasie contre son éternité.

- \* Veste de laine (indice 4), bottes de cuir (encroutées), cerveau (en mode recherche de signal fantôme).
- \* Le froid n'est pas une température, c'est une intention. Il cherche la faille dans la couture du col, le point de rosée dans la pensée.
- \* Regarder l'ardoise. Apprendre que le gris n'est pas une absence de couleur, mais une saturation de nuances oubliées.

Lire le mur. Voilà le nouvel exercice. Au lieu de scroller vers le bas dans un

défilement infini de futilités algorithmiques, j'apprends à scroller avec mes yeux sur la verticalité du schiste. Chaque plaque d'ardoise est un écran éteint qui contient pourtant toute l'histoire de la pression et de la chaleur. Il y a des lignes de fracture, des veines de quartz, des taches de lichen qui ressemblent à des cartes stellaires. C'est une haute résolution organique. Pas de pixels. Pas de rétroéclairage. Si je veux voir, je dois attendre que le soleil tape exactement sur l'arête de la pierre. Je dois me synchroniser avec l'orbite terrestre, pas avec la fibre optique.

La cabane sent la poussière de roche et le vieux froid. Elle sent le temps qui n'a pas été rentabilisé.

**SOUDAIN, UNE INTERRUPTION DE PROGRAMME :**

(Un réflexe pavlovien. Ma main droite tressaute. Elle cherche le poids rectangulaire dans la poche. Elle veut la dose. Elle veut savoir "ce qui se passe". Elle veut que le monde soit réduit à 6 pouces de verre. La panique monte. C'est le sevrage du Spectre Numérique. Le cerveau réclame son shoot de dopamine fragmentée. Il veut des visages, des cris, des polémiques, des images de chats, de la pornographie, de la haine, de la validation, n'importe quoi, POURVU QUE ÇA NE S'ARRÊTE PAS.)

Je sors dehors. L'air me gifle comme un huissier. Je m'adosse contre la paroi extérieure de la cabane. L'ardoise est froide, impitoyable. Elle me dit : \*« Je m'en fous de ton angoisse. Je me moque de tes "amis". Je n'ai pas de bouton 'Aimer'. Je suis une compression de sédiments marins vieille de 400 millions d'années. Tes soixante-dix ans de vie sont un bruit statique à la surface de mon silence. »\*

C'est une théologie de la dureté.

Dieu n'est pas un nuage de données. Dieu est une pierre qui ne répond pas.

Je m'installe sur le sol de terre battue. J'ai apporté une lampe à huile, mais je ne l'allume pas encore. Je veux que mes yeux fassent le deuil de la clarté artificielle. Je

veux que mes bâtonnets et mes cônes réapprennent à travailler pour leur survie. Dans la pénombre, les murs d'ardoise commencent à vibrer d'une vie différente. Ce n'est plus une structure, c'est un empilement de livres fermés. Si je passe l'ongle dans une rainure, je peux en détacher une fine pellicule. C'est une page. Une page de silence absolu.

L'homme-interface que j'étais aurait déjà pris une photo pour documenter sa "solitude authentique" sur Instagram. Il aurait cherché le meilleur angle pour valoriser sa vulnérabilité. Il aurait transformé cette expérience en un produit de consommation spirituelle.

L'homme-matière que je deviens regarde simplement sa main trembler. Il n'y a pas de filtre pour ça.

\*LE NARRATEUR est assis dans un coin. Le froid est une présence physique, une ombre bleue assise en face de lui.\*

LE FROID : Tu ne tiendras pas trois jours.

LE NARRATEUR : J'ai de la laine. J'ai du bois.

LE FROID : Tu n'as pas de public. Sans public, tu n'existes pas. Tu es en train de disparaître de la mémoire vive.

LE NARRATEUR : C'est le but. La suppression totale des cookies mentaux.

LE FROID : Et quand tu seras vide ? Quand il n'y aura plus de bruit ?

LE NARRATEUR : Je mangerai le silence. Jusqu'à ce que j'en aie le goût dans la gorge.

Je me lève pour examiner la texture d'une dalle particulièrement large qui sert de linteau à la cheminée. Elle est polie par les courants d'air de plusieurs siècles. En approchant mon visage à quelques millimètres, je vois des micro-fissures. Un paysage de canyons miniatures. C'est plus complexe que n'importe quel circuit imprimé.

C'est une architecture sans ingénieur, une complexité née de la seule force de l'effondrement et du poids.

Le poids. C'est la clé de la Théologie de l'Ardoise.

La modernité est légère. Elle flotte. Elle est sans fil, sans attaches, sans conséquences. Elle est aérienne comme une onde radio.

L'ardoise, elle, pèse. Elle te force à t'ancrer. Elle t'oblige à considérer la gravité comme la seule loi morale valable.

Je commence à organiser mon espace. Pas par confort — le confort est une ruse de la machine pour nous endormir — mais par nécessité tactique. Mon sac à dos dans le coin sud-est. Mes réserves d'eau près du mur le plus froid pour éviter qu'elles ne croupissent. Mon corps au centre, comme un processeur qui essaie de comprendre un nouveau langage de programmation dont la syntaxe est faite de minéraux.

Le silence n'est pas silencieux. C'est le premier mensonge que l'on découvre. Le silence est un bourdonnement basse fréquence. C'est le bruit de ton propre sang dans tes oreilles. C'est le craquement de la pierre qui se contracte avec la chute du jour. C'est le cri d'un rapace à trois kilomètres de là, qui résonne comme une décharge électrique.

Sans l'écran pour filtrer la réalité, tout devient agressif. Les textures sont des assauts. Le froid est une invasion. Le temps n'est plus découpé en segments productifs, il s'étire comme une coulée de lave. Il devient une matière visqueuse dans laquelle je dois apprendre à nager.

Je sors mon smartphone du coffre, juste pour un instant. Il est éteint. C'est un rectangle noir, un monolithe de poche. Je le compare à l'ardoise du mur. Le téléphone est lisse, propre, mort. L'ardoise est rugueuse, sale, vivante. L'un est un esclavage qui promet la liberté. L'autre est une prison qui offre la vérité.

Je range l'objet. Je ne veux pas être tenté par le cadavre.

La nuit tombe pour de bon. Le noir ici est une substance épaisse, presque solide. Il n'y a aucune pollution lumineuse à l'horizon. Pas de halo urbain. Pas de lueur de LED en veille. C'est le noir des origines. Celui qui existait avant que l'homme ne décide que la nuit était une erreur de design à corriger avec des ampoules halogènes.

Je m'allonge sur ma couche de laine. Ma joue contre le sol d'ardoise.

Je sens la vibration de la planète. C'est un rythme lent. Très lent.

Je ferme les yeux.

Le Spectre Numérique chuchote encore un peu dans mon lobe temporal. Il essaie de simuler le bruit d'un flux Twitter, des bribes de phrases, des slogans, des visages pixelisés.

Je pousse mon visage plus fort contre la pierre froide.

Le froid évacue le bruit.

Le froid est une réinitialisation d'usine.

Le froid est la seule interface honnête.

Demain, je commencerai à graver la pierre. Non pas pour laisser une trace, mais pour comprendre la résistance de la matière. Pour sentir l'effort que nécessite l'inscription d'une seule pensée vraie dans le réel. Pas de copier-coller. Pas d'effacement facile. Chaque caractère sera une cicatrice dans le schiste.

Je ne suis plus un utilisateur.

Je suis un composant.

Je suis une partie du mur.

La défragmentation est en cours.

99% de silence restant.

# Chapitre 5

## L'Homme-Matière

L'estomac est un terminal qui n'accepte plus de mises à jour logicielles. Il ne demande pas de bande passante, il exige du carbone. Ce matin, la faim n'est pas une sensation, c'est une alarme système, une sirène hurlante dans le vide de mon abdomen qui réduit à néant les dernières vellétés de contemplation métaphysique. Le corps réclame sa dîme. Il se fout des épiphanies sur la vibration de la planète. Il veut brûler quelque chose pour ne pas se consumer lui-même.

Je me lève. Mes articulations craquent comme du bois mort. Le bruit est magnifique de sécheresse. Pas de filtre, pas de post-production sonore. Juste le frottement de l'os contre le cartilage, la mécanique de précision d'un primate en fin de vie numérique.

Sortir.

L'air est un scalpel de glace qui vient découper ce qu'il me reste de sommeil. Le ciel est une page blanche, un vide de données d'un gris tellement pur qu'il en devient insultant pour l'œil habitué aux saturations HDR. Je ne regarde pas le paysage, je l'arpente. Je ne suis plus un touriste de ma propre existence. Je suis un composant du biome.

Le tas de bois attend. Des bûches de bouleau et de sapin, gorgées de la mémoire de la pluie, lourdes de leur propre inertie. Elles sont l'antithèse parfaite du Cloud. Elles ont un poids. Une densité. Une volonté de rester entières.

Je saisis la hache. Le manche en hickory est poli par mes mains, un transfert lent de cellules mortes et de sueur vers la fibre végétale. C'est la seule synchronisation qui

m'intéresse encore.

**\*LOG DE L'ACTION 001 : SÉQUENCE DE FRACTURE\***

La première bûche est un bloc de chêne. Nouveaux. Récalcitrant. Il me regarde avec le mépris de ce qui a mis quatre-vingts ans à pousser face à ce qui veut le fragmenter en deux secondes. Je ne vise pas la surface. Je vise le billot, à travers le bois. La pensée doit précéder l'impact, elle doit être l'impact lui-même.

Le fer s'abat.

**\*SCHLACK.\***

Le son ne voyage pas, il explose. L'onde de choc remonte de l'acier vers le manche, traverse mes poignets, verrouille mes coudes, s'installe dans mes épaules avant de redescendre dans mes vertèbres pour s'ancrer dans le sol. Je suis le paratonnerre de cette violence nécessaire. Le bois ne se fend pas, il cède. Il se sépare en deux segments nets, révélant un cœur pâle, humide, une intimité végétale violée par la nécessité de la chaleur.

Une odeur de sève et de terre glacée remonte. C'est l'odeur du réel. Elle ne se télécharge pas. Elle ne se partage pas sur une story. Elle se respire jusqu'à l'étouffement.

Je recommence. Encore.

La pensée devient une trajectoire balistique. On ne réfléchit pas quand on fend du bois, on *\*est\** la hache. Le Spectre Numérique tente une percée : une bribe de jingle publicitaire, le souvenir d'une notification rouge sur un écran noir. Je l'écrase sous un coup de merlin. La hache est mon pare-feu. À chaque impact, une ligne de code parasite est effacée. Ma mémoire vive se vide de ses déchets pour se remplir de la

tension des deltoïdes.

Je transpire. La vapeur s'échappe de mon corps comme la fumée d'un processeur en surchauffe. Mais ici, le refroidissement est naturel. Je suis une machine thermique dont le rendement est mesuré en calories perdues et en stères gagnés.

### \*INTERMÈDE SENSORIEL : LA SUIE\*

De retour à l'intérieur, le poêle attend, gueule de fonte béante. Je dispose le petit bois, l'écorce de bouleau qui s'enroule comme des parchemins anciens. J'allume l'allumette. Le soufre pique les narines. Une micro-explosion de lumière. Le feu prend. C'est un algorithme simple : oxygène + carbone + chaleur = survie. Pas de bug possible, à part la mort.

La suie commence à s'accumuler sur mes mains. Elle s'insère dans les sillons de mes empreintes digitales, elle redessine la cartographie de ma peau. Elle est le pigment de l'Homme-Matière. Je m'en frotte le visage, volontairement. Un maquillage de guerre contre le propre, le lisse, le brillant. La suie est le résidu de la transformation. On ne peut pas produire de la chaleur sans laisser de traces noires. Le numérique nous a menti en nous promettant une énergie propre, une existence sans déchets. C'est faux. La dématérialisation est le plus grand dépotoir de l'histoire.

Ici, je vois mes déchets. Ils sont noirs, ils sentent le brûlé, ils tachent mes draps de laine. Ils sont honnêtes.

La faim, encore. Elle n'est plus une alarme, c'est une commande moteur. Je prends un morceau de lard séché, un bloc de pain noir que j'ai dû tailler au couteau comme on taille une pierre. Manger devient un acte de gravure. Mes dents broient la croûte, ma salive attaque les amidons. C'est une réaction chimique complexe, une usine de retraitement qui tourne à plein régime. Je sens le glucose remonter vers mon cerveau non plus pour alimenter des fantasmes de gloire sociale, mais pour maintenir la

pompe cardiaque à 60 battements par minute.

Je regarde mes mains noires d'encre de bois.

Elles ne sont plus faites pour taper.

Elles sont faites pour saisir, pour serrer, pour déchiqueter.

Le Spectre Numérique fait une dernière tentative. Il simule une vibration dans ma poche gauche. Une membre fantôme. Un réflexe de Pavlov. Ma main ne bouge pas. Elle reste posée sur la table en bois brut, sentant la rugosité de la fibre. La vibration meurt de froid dans mon imagination. Elle n'a pas trouvé d'interface pour se manifester.

La pensée n'est plus ce flux de texte qui défile derrière mes yeux. Elle est devenue une action physique directe. Je ne pense pas "j'ai froid", je bouge vers le feu. Je ne pense pas "je suis seul", je ressens la pression atmosphérique sur mes tympans. Je suis devenu une extension de l'ardoise et du schiste.

Je ne suis plus l'utilisateur. Je ne suis même plus le composant.

Je suis la résistance.

Celle qui fait chauffer le filament.

Celle qui fait que le monde existe au-delà du signal.

Mon esprit ne flotte plus au-dessus de mon crâne dans un nuage de données. Il est redescendu dans mes tripes, dans mes mollets, dans la pulpe de mes doigts sales. La défragmentation a réussi. Les secteurs défectueux — l'ego, l'image, le paraître — ont été isolés et marqués comme inaccessibles.

Je me lève pour rajouter une bûche de chêne. Elle est lourde. Elle est réelle. Elle est moi.

Le silence n'est plus un vide. C'est une matière pleine, une mélasse dense que je mâche avec la satisfaction d'un prédateur au sommet de la chaîne alimentaire.

Je ne consomme plus de l'information.

Je mange le silence.

Et il a le goût du sang et de la cendre.

# Chapitre 6

## Sabotage du Temps

L'instrument de torture pend à mon poignet gauche comme une tumeur métallique. Un cercle parfait d'acier chirurgical dont la trotteuse, ce petit dard de chrome, pique soixante fois par minute le flanc de mon attention. C'est une pulsation artificielle. Un pacemaker social. Le monde extérieur, cette charogne numérique que j'ai laissée derrière les crêtes de schiste, appelle cela « la précision ». Moi, j'appelle cela une hémorragie.

Chaque \*tic\* est un vol. Chaque \*tac\* est une soustraction.

Je pose le bras sur le billot de bois que j'utilise pour fendre le petit bois. L'objet brille sous le soleil rasant de février, une lumière blanche, stérile, qui semble disséquer la forêt. C'est une montre à mouvement automatique. Un chef-d'œuvre de micro-mécanique suisse. On me l'a offerte pour célébrer ma « réussite », à une époque où je pensais que le temps était une monnaie qu'on pouvait épargner.

Je saisis une pierre plate, un éclat de quartz arraché au lit du ruisseau ce matin. Le poids est idéal. La texture est abrasive. C'est du réel pur, vieux de quelques millions d'années, sur le point de rencontrer la vanité du présent.

— \*Accusé, levez-vous.\*

La montre ne répond pas. Elle continue son travail de sape. Elle me dit qu'il est 14h22. Elle me dit que je suis en retard sur une échéance qui n'existe plus. Elle tente

d'organiser mon vide.

\*Le premier coup\* ne brise rien. Il sonne le métal, un bruit clair, un choc qui remonte dans mon coude. L'objet résiste. C'est la ténacité de la structure. C'est la résilience de la machine.

\*Le deuxième coup\* brise le verre saphir. Un réseau de fêlures étoilées transforme le cadran en une toile d'araignée brisée. La trotteuse s'arrête net, coincée par un éclat transparent. Elle tremble, s'agite, une patte d'insecte agonisant dans l'ombre.

\*Le troisième coup\* est celui de la libération. J'y mets tout le poids de mes épaules, toute la rancœur des années passées à courir après des notifications. Le boîtier se tord. Les rouages — ces petits organes de cuivre et d'acier — jaillissent sur le bois. Ils brillent une dernière fois comme des entrailles de fée avant de s'éteindre.

Le silence qui suit n'est pas le même que celui d'avant. C'est un silence de victoire. C'est le silence d'un signal radio qu'on vient de couper définitivement.

Je ne regarde plus l'heure. L'heure n'a plus de corps.

Regardez-les. Ces pignons. Ces ressorts spiralés. C'est là que nous cachons notre esclavage. Nous avons miniaturisé nos chaînes pour pouvoir les porter avec élégance. Chaque seconde est une cellule de prison dont les murs sont faits de chiffres. En brisant la montre, je ne détruis pas le temps ; je détruis l'interface qui me permettait de le vendre.

Je ramasse les débris et je les jette dans le foyer. Le feu ne saura que faire de l'acier, mais il noircira les chiffres, il effacera la marque. La montre rejoindra la cendre, redevenant minerai, redevenant l'innocence de la terre.

Le calendrier est plus facile à tuer. C'est une proie de papier.

Douze feuilles. Trois cent soixante-cinq cases. Une grille. Un quadrillage de l'existence.

Lundi : Réunion.

Mardi : Rapport.

Mercredi : Vide affectif comblé par la consommation.

Je détache les pages une à une. Je les regarde. Elles sont propres. Elles sont blanches. Elles attendent d'être souillées par des rendez-vous, des rappels, des alarmes. Elles sont l'espace vital que le système s'apprête à coloniser.

Je les froisse en boules compactes. Je les utilise pour allumer le feu du soir. Le mois de mars prend feu par les bords, le papier jaunit, se recroqueville. Avril disparaît dans une flamme bleue. Octobre devient une fumée grise qui s'échappe par le conduit du poêle.

Le calendrier n'est plus qu'une suite de dates orphelines. Je ne sais plus si nous sommes un mardi ou un dimanche. Je ne sais plus si nous sommes en 2024 ou au milieu de l'ère glaciaire.

La seule chose qui compte, c'est que la sève monte.

Sans montre, le corps change de système d'exploitation.

La faim n'est plus une injonction de midi ; c'est un grondement sourd, une demande de combustible basée sur l'effort réel, pas sur l'usage des bureaux.

Le sommeil n'est plus une négociation avec le réveil ; c'est un effondrement nécessaire quand l'obscurité dévore la pièce.

Je m'assois contre le grand chêne à l'entrée de la clairière. Je pose ma paume contre l'écorce. Si je reste immobile assez longtemps, je peux sentir la pression hydraulique. Le temps des arbres n'est pas linéaire. C'est un temps circulaire, vertical, lent à en devenir violent.

La sève ne se presse pas. Elle n'a pas de "Deadline". Elle n'a que la nécessité.

\*Action :\* Je ferme les yeux.

\*Résultat :\* Le noir n'est pas vide. Il est peuplé de pulsations. Mon propre cœur bat à un rythme qui n'a rien à voir avec le quartz. C'est un tambour de guerre organique.

Je suis en train de me déprogrammer. La productivité est un virus que j'ai expulsé de mon système. Faire quelque chose ? Pourquoi ? Pour qui ? Pour alimenter la grande machine à données qui se nourrit de nos mouvements, de nos clics, de nos transpirations quantifiées ?

Non.

Je décide de ne rien faire. Mais un "rien" actif. Un sabotage par l'inertie. Je suis un grain de sable dans l'engrenage chronométré de l'Occident. Je suis l'homme qui ralentit jusqu'à devenir invisible pour les radars de la rentabilité.

Toi qui lis ceci, regarde ton poignet. Regarde le coin en bas à droite de ton écran. Ce chiffre qui change. Tu crois qu'il t'appartient ? Tu crois que c'est une information ? Non. C'est un compte à rebours. C'est la mesure de ton érosion. On te donne l'heure pour que tu saches combien il te reste de temps à vendre avant la tombe.

Arrête de lire.

Détruis le cadran.

Rejoins-moi dans l'informe.

Je me lève. Le soleil a bougé. L'ombre du grand chêne s'est allongée d'environ trois mains. C'est ma nouvelle unité de mesure. Je n'ai plus 45 ans. J'ai la maturité de l'ardoise et l'impatience du lichen.

Je marche vers le ruisseau. Mes mouvements sont déliés. Je n'économise plus mon énergie, je la dépense selon la fluidité du terrain. Je saute d'une pierre à l'autre sans calculer l'angle, sans prévoir la trajectoire. Je suis dans le flux.

Le temps n'est plus un couloir entre la naissance et la mort. C'est un étang dans lequel je plonge. Parfois, l'eau est glacée. Parfois, elle est dormante. Mais elle ne coule plus vers un but. Elle est simplement là, entourant mon corps de sa présence lourde et silencieuse.

Le sabotage est complet.

La montre est une scorie au fond du poêle.

Le calendrier est une cendre légère qui s'envole vers les cimes.

Je regarde mes mains. Elles sont sales. Elles sont griffées. Elles sont vivantes. Elles ne tiennent plus de stylo, elles ne tapent plus sur un clavier, elles n'ajustent plus de bracelet métallique. Elles saisissent le monde à bras-le-corps.

Je n'attends rien. Je n'espère rien. Je ne prévois rien.

Je mange la seconde pure, sans le sel de l'attente, sans le poivre de l'angoisse.

La forêt respire. Je respire avec elle.

Le temps est mort.

Vive le réel.

# Chapitre 7

## Le Mycélium de la Résistance

Sous la semelle, le tapis de feuilles n'est pas une litière ; c'est une zone de transit, un terminal d'aéroport pour molécules en partance. Je m'accroupis. Si on reste immobile assez longtemps, le vertige change de sens : on ne tombe pas vers le ciel, on est aspiré par la porosité du sol. On appelle ça l'humus. Je préfère appeler ça le Grand Serveur.

[LOG TECHNIQUE : 04:12 - ZONE BLANCHE]

Température : 4°C.

Humidité : 92%.

État mental : Désinfection en cours.

Le mycélium est une insulte à la fibre optique. Des kilomètres de filaments blancs, une dentelle de névroses végétales qui s'étirent sous mes bottes, connectant le cadavre d'un campagnol à la racine d'un frêne centenaire. Pas de mot de passe. Pas de conditions générales d'utilisation. Ici, la donnée, c'est l'azote. Le flux, c'est la décomposition.

Le Spectre Numérique, ce fantôme de pixels qui me hantait la rétine il y a encore un mois, n'aurait aucune prise ici. On ne peut pas "liker" la moisissure. On ne peut pas "partager" l'odeur de la terre froide qui remonte dans les sinus comme une décharge d'ammoniaque et de souvenir primordial. C'est un sabotage par l'atome.

Regarde ce tronc. Il est tombé en 1998 ou hier matin, peu importe. Il est en train de se faire digérer par des polypores versicolores. C'est une partouze chimique lente, une orgie de champignons qui transforment la cellulose rigide en une bouillie fertile. La survie, nous a-t-on dit, est une lutte. Darwin était un anxieux. La survie n'est pas une

lutte, c'est une acceptation de la digestion. Pour ne pas être mangé par le vide, il faut accepter d'être mangé par le vivant.

Je pose ma main sur la mousse. Elle est imbibée comme une éponge de bar de nuit.

\*Note pour plus tard : Le confort est une prothèse pour les gens qui ont peur de leur propre poids.\*

Séquence : MÉTA-MORPHOSE

1. S'asseoir contre le tronc (Le dos doit épouser l'irrégularité de l'écorce).
2. Baisser le rythme cardiaque (45 bpm cible).
3. Devenir un obstacle.

L'immobilité n'est pas la paresse. C'est une embuscade. Dans le monde d'avant, celui des notifications et des agendas en grille de prison, l'immobilité était un bug. Ici, c'est la fonction principale. Si je ne bouge pas, je deviens invisible pour le prédateur et le radar. Je deviens un rocher avec des poumons. Je regarde un coléoptère traverser le canyon d'une ride sur mon pantalon. Il a une mission. Moi, j'ai une érosion.

Qu'est-ce qu'on cherche dans le silence ? On espère entendre Dieu, ou au moins une version améliorée de soi-même avec un meilleur mixage sonore. Quelle erreur de débutant. On ne trouve rien. Le silence n'est pas un plein, c'est un estomac. Il a faim. Il commence par grignoter les souvenirs superficiels : les slogans publicitaires, les refrains de chansons débiles, le visage de la dernière personne à qui on a voulu plaire. Puis, il s'attaque au cartilage du Moi.

SCÈNE INTERNE - INT. CONSCIENCE - NUIT (SANS ÉCLAIRAGE)

LE SPECTRE : "Tu vas t'ennuyer. Tu vas devenir fou. Regarde, ton smartphone est dans le coffre. Une pression du pouce, et le monde entier revient. Les news ! La guerre ! Les mêmes de chats !"

L'ERMITE TACTIQUE : (Ne répond pas. Observe une limace.)

LE SPECTRE : "Tu es pathétique. Tu crois que la forêt s'en fout ? Elle te déteste. Tu

es un sac de carbone étranger."

L'ERMITE TACTIQUE : (Ramasse une poignée de terre et la porte à ses narines.)

"Elle ne me déteste pas. Elle m'attend."

Le mycélium ne juge pas. Il recycle. C'est la forme ultime de la résistance contre la tyrannie de l'Unique. Tout se mélange. Mon haleine chaude se condense sur les feuilles, les feuilles tombent, les champignons les mangent, je mangerai peut-être les champignons (si je suis sûr qu'ils ne me feront pas voir des lutins en train de démonter mon moteur de recherche interne). C'est le cercle. Pas le cercle vicieux de la consommation, mais le cercle vertueux de la déchéance.

Je sens la résistance qui s'installe. Pas une résistance avec des banderoles et des cris. Une résistance de racine. Une poussée millimétrique qui fait éclater le goudron de la pensée programmée. Chaque heure passée à fixer le vide est un coup d'État contre l'économie de l'attention.

"Monsieur, pourquoi ne produisez-vous rien ?"

"Je produis du gaz carbonique pour les fougères, foutez-moi la paix."

Il y a une violence nécessaire dans ce retrait. Ce n'est pas une "pause". C'est un déminage. Ma tête est un champ de mines de concepts obsolètes. "Réussite". "Efficacité". "Réseau". Boum. Boum. Boum. Je laisse les filaments blancs du mycélium ramper dans mes conduits auditifs pour aller nettoyer les restes de la propagande du Progrès.

Le sol vibre. Ce n'est pas un message WhatsApp. C'est un camion sur la départementale à quinze kilomètres, ou peut-être juste le cœur de la terre qui cogne contre la semelle de mes bottes. Je ferme les yeux. Le noir n'est pas noir. C'est un bruissement de pixels organiques.

Je suis une cellule dans le système immunitaire de la planète. Je suis un globule blanc

posté à la frontière, attendant le virus de la modernité. Mais le virus est déjà en moi, c'est pour ça que je dois rester immobile. Laisser le froid figer l'infection.

Le temps n'est plus un couloir. C'est un étang.

Et moi, je suis le cadavre au fond, celui qui devient fertile.

Regardez mes mains : le cuir de la peau fusionne avec le lichen.

L'ambuscade est prête.

Je n'attends pas le futur.

Le futur est une invention de gens qui ne savent pas regarder la mousse pousser.

Le silence n'est pas le vide. C'est un bruit de fond tellement massif qu'on a fini par oublier qu'il était la musique originale. C'est un grondement de plaques tectoniques et de vers de terre en plein travail de génie civil. On mange le silence, et en retour, le silence nous grignote les bords, nous arrondit comme des galets dans un torrent.

La décomposition est une fête.

Les invités sont des bactéries, des spores et de l'eau de pluie.

Le menu : tout ce que vous pensiez être.

Je reprends mon souffle. L'air est lourd, chargé de spores, une drogue dure naturelle qui vous déconnecte de la matrice artificielle.

Je suis ici.

Je suis nulle part.

Je suis enfin utile, car je ne sers à rien.

Une goutte d'eau tombe d'une branche de sapin sur mon front. C'est le baptême de la réalité brute. Pas de filtre. Pas de montage. Juste l'impact, le froid, et l'onde de choc qui se propage jusqu'à la racine des dents.

La résistance n'est pas une action.

C'est un état de sédimentation.

Je m'enfonce de deux millimètres dans le réel.

Victoire.

# Chapitre 8

## La Nuit du Scalpel

Minuit pile à l'horloge de mon système nerveux. L'anesthésie a échoué. Le silence n'est plus un manteau ; c'est une table d'opération en inox, glacée, stérile, et je suis à la fois le chirurgien ivre et le corps ouvert. Sans le bruit de fond de la métropole, sans le bourdonnement rassurant des serveurs qui pensent à notre place, la boîte crânienne devient une chambre d'écho pour les fantômes de la machine.

Le premier souvenir arrive comme une balle de 9mm tirée depuis une tranchée oubliée. C'est le visage de cette femme, à la terrasse d'un café, il y a trois ans. Je ne regardais pas ses yeux, je regardais la notification qui faisait vibrer son téléphone sur la table en bois. Un éclat de lumière bleue. Une micro-dose de dopamine. Le souvenir n'est pas visuel, il est tactile : je sens encore la démangeaison dans ma propre poche, cette envie de vérifier si, moi aussi, j'existais pour quelqu'un à travers un signal hertzien.

Le scalpel du silence tranche la peau de cette vanité. C'est propre. Ça ne saigne pas rouge, ça saigne en binaire. Des 0 et des 1 qui s'écoulent sur la mousse du plancher.

Pourquoi est-ce que ça fait mal maintenant ? Parce qu'ici, dans le noir absolu de la forêt, il n'y a aucune mise à jour pour masquer la plaie. Le silence est un acide qui dissout le vernis. Sous le vernis, il y a la peur d'être rien.

\*L'utilisateur de ce cerveau tente de maintenir une cohérence narrative. Échec

probable. Les souvenirs sont des projectiles cinétiques. La forêt observe avec une indifférence minérale. Le silence mange les adjectifs.\*

Je plonge les mains dans l'ouverture. Je cherche l'organe de la « représentation ». C'est une tumeur spongieuse, nourrie aux algorithmes et aux validations par procuration. Je la saisis. Elle glisse. Elle a l'odeur du plastique chauffé et des bureaux climatisés.

Un autre projectile : le souvenir d'un rire forcé lors d'une réunion de « brainstorming ». On cherchait à vendre du vide à des gens qui avaient déjà trop de rien. Le souvenir me frappe au plexus. Je revois ma main serrer un stylo publicitaire. La honte est une décharge électrique de 220 volts. Sans le bruit du trafic urbain pour étouffer le cri de ma dignité moribonde, le son est assourdissant.

On croit que l'isolement apporte la paix. C'est un mensonge de publicitaire pour retraites de yoga. L'isolement apporte la guerre civile. À gauche, l'homme-interface qui veut retourner dans le flux, qui veut scroller jusqu'à l'oubli. À droite, l'animal-matière qui veut juste sentir le froid et l'odeur de la terre.

Entre les deux, il y a moi, avec ce putain de scalpel mental.

La lune est un œil de verre  
Dans l'orbite d'un ciel aveugle.  
Les sapins sont des aiguilles d'acupuncture  
Plantées dans le dos de ma raison.  
Je ne suis pas seul.  
Je suis peuplé de toutes les versions de moi  
Que j'ai vendues pour un abonnement haut débit.

Le Spectre Numérique se manifeste. Ce n'est pas un fantôme de film d'horreur. C'est une sensation de manque située entre la troisième et la quatrième vertèbre cervicale. C'est le réflexe de vérifier une montre qu'on ne porte plus. C'est l'attente d'un « ping » qui ne viendra jamais.

Je commence à gratter l'os du réel.

Chaque souvenir qui remonte est un déchet toxique que j'avais enterré sous des couches de divertissement. La fois où j'ai menti pour éviter une confrontation. La fois où j'ai regardé une tragédie sur un écran en mangeant des céréales, l'empathie atrophiée par le format 16:9. Le silence amplifie ces instants. Il les passe à la loupe de 500 watts.

Le scalpel dérape. Je touche un nerf à vif : la solitude originelle. Celle qu'on fuit en allumant la radio, en lançant un podcast, en parlant à son chat. Ici, le chat est une ombre, et la radio est morte.

Le silence me murmure : \*Regarde ce que tu es quand personne ne te regarde.\*

C'est une dissection sans anesthésie. Je vois les fibres de ma lâcheté, les tendons de mon égoïsme, le cartilage de mes ambitions inutiles. C'est hideux. C'est magnifique. C'est la première fois que je me vois sans le filtre « Beauté » de la conscience sociale.

\*Le sujet commence à perdre la distinction entre le "Je" et le "Silence". Le rythme cardiaque se synchronise avec la chute des gouttes de rosée sur le toit de la cabane. Le langage devient une barrière. Le sujet envisage de cesser d'utiliser des verbes.\*

Au centre de la conscience, il y a un petit point noir. Dur comme du diamant. C'est le résidu du monde extérieur, la puce électronique invisible que la société nous implante à la naissance. C'est le besoin de « servir à quelque chose ».

Je frappe dessus avec le manche du scalpel.

\*Bang.\*

Le souvenir de mon premier salaire. Une chaîne en or invisible.

\*Bang.\*

Le souvenir de la peur de rater quelque chose (FOMO). Une laisse électrique.

\*Bang.\*

Le point noir se fissure. Une lumière froide s'en échappe. Ce n'est pas la lumière de Dieu, c'est la lumière du vide. Le vrai vide. Pas celui qui angoisse, mais celui qui libère. L'espace entre les atomes.

Je suis sur le sol de la cabane, le front contre les planches qui sentent le sapin et la vieille poussière. La nuit est une opération réussie. Le patient est mort, mais l'être est vivant.

Les projectiles ont cessé de voler. La soute à munitions de ma mémoire est vide. Je n'ai plus de passé à me jeter au visage. Je n'ai plus de futur à simuler sur un écran de veille mental.

Il reste l'os.

Le silence n'est plus un ennemi à manger. Il est devenu mon propre sang. Il circule dans mes veines, lourd, lent, saturé d'une présence minérale. Je n'ai plus besoin de mots. Les mots sont des outils de l'interface. Ici, dans la Nuit du Scalpel, on ne parle pas. On résonne.

Je regarde ma main dans la pénombre. Elle ne cherche pas un téléphone. Elle ne cherche pas un clavier. Elle touche le bois brut du mur. Elle sent la texture, les rainures, les siècles de croissance compressés dans la fibre.

La déprogrammation est achevée.

La machine est débranchée.

Le bruit a perdu la guerre.

Je ferme les yeux. Derrière mes paupières, il n'y a plus de pixels, plus de flux d'actualités, plus de visages pixélisés réclamant de l'attention. Il n'y a que le noir pur, profond, la matrice originelle de la forêt.

Le scalpel est rangé. La plaie est ouverte, mais elle respire.

Je m'endors dans le ventre du silence, et pour la première fois de ma vie, je ne rêve de rien. Le rien est une victoire totale.

L'os du réel brille dans l'obscurité.

# Chapitre 9

## Le Festin du Vide

Le froid n'est pas une température, c'est une chirurgie lourde pratiquée sans anesthésie par une divinité aveugle. À moins quarante, l'air ne se respire plus, il se fragmente dans les poumons comme de la limaille de verre. Je suis assis sur la souche pétrifiée, les reins calés contre l'écorce gercée d'un épicéa qui a cessé de compter les hivers bien avant que l'électricité ne vienne humilier la nuit. Ma montre est morte au fond d'un seau d'urine gelée. Le temps n'est plus une ligne, c'est une sédimentation.

[SÉQUENCE : DIAGNOSTIC SYSTÈME]

- Pouls : 42 bpm.
- Température cutanée : Zone de danger.
- État de l'interface : Déconnectée.
- État de la conscience : Minérale.

Je sens le Spectre Numérique qui tente une dernière incursion, une démangeaison fantôme dans le pouce droit, ce réflexe pavlovien de faire défiler un vide qui n'existe plus. C'est une névralgie de pixel, un spasme de l'homme-machine qui refuse de débrancher le respirateur. Mais il n'y a pas de réseau ici. Les ondes meurent contre la densité des montagnes. La forêt-matrice agit comme un brouilleur de réalité. Elle n'accueille pas, elle digère. Elle ne murmure pas, elle écrase.

Le silence arrive par le nord. Ce n'est pas l'absence de bruit. C'est une pression acoustique inversée, une onde de choc blanche qui vide les crânes. Je l'entends. Il sonne comme une scie circulaire tournant à vide dans une chambre sourde.

Ouvre la bouche.

Je le fais. La mâchoire craque. Le givre a scellé mes lèvres, je les déchire. Un filet de sang chaud coule sur mon menton, une ligne de vie rouge sur la toile de fond de l'extinction. Le sang gèle avant d'atteindre le col de ma laine. Je commence à manger le silence. C'est une mastication lente, méticuleuse. On ne gobe pas le néant, on le travaille au corps, on le décompose par la salive et l'acide. Le silence a le goût du fer et de la pierre plate. Il a la texture de la neige carbonique qui brûle la langue pour mieux l'unifier au reste de l'univers.

Pourquoi les hommes ont-ils peur du vide ? Parce que le vide est un miroir sans tain où l'on finit par apercevoir la machinerie brute. Sans le bruit, sans le flux, sans les notifications, l'ego n'est qu'un logiciel obsolète qui tourne en boucle sur un processeur grillé. Je vois mon ego. C'est un petit insecte frénétique, une mouche à merde électronique qui cherche désespérément une prise pour se recharger. Je l'écrase entre deux pensées de glace.

\*Clac.\*

Fini. L'interface est tombée. Le pilote est sorti du véhicule.

[FRAGMENT DE JOURNAL DE BORD : ZONE BLANCHE]

"Jour ????. La lumière est une insulte. L'obscurité est une vérité. J'ai mangé mes derniers mots ce matin. Ils étaient amers. 'Espoir', 'Demain', 'Identité'. Des concepts de basse fréquence. Je préfère la fréquence de la roche. La roche ne projette rien. Elle est."

Je me lève. Mes articulations protestent avec le bruit d'un vieux gréement sous la tempête. Je marche vers le cœur du bosquet, là où le gel est si dense qu'il semble solide, une architecture de cristal sombre. Chaque pas est un sabotage. Je piétine mes souvenirs comme on écrase des composants électroniques sur le sol d'une usine désaffectée. Ma biographie est une pollution. Mon nom est un parasite dont je me suis

enfin débarrassé.

Je m'arrête devant le grand pin foudroyé. C'est ici. L'autel de la déprogrammation. Je retire mes gants. La peau de mes mains est grise, tannée, prête à se transformer en cuir ou en écorce. Je pose les paumes sur la sève figée. Le froid remonte dans mes bras, il cherche le cœur, non pas pour l'arrêter, mais pour le synchroniser. Le battement de la forêt est lent. Un coup par siècle. Je ralentis.

La forêt-matrice n'est pas "la nature" des cartes postales. C'est un processeur biologique géant, une grille de lecture où la mort n'est qu'une mise à jour logicielle. En me liant à elle, je deviens le bug qui rend le système parfait. Je mange le silence par tous les pores de ma peau. C'est un festin carnassier. Je dévore la pause entre deux craquements de branche. Je m'empiffre de l'immobilité des lièvres cachés sous les fourrés. Je digère la chute de chaque flocon.

Le Spectre Numérique hurle une dernière fois dans les recoins de mon lobe temporal. Il agite des images de visages pixelisés, des fragments de conversations inutiles, des statistiques de popularité, des alertes infos sur des catastrophes lointaines. C'est le chant des sirènes du chaos. C'est le bruit de la Machine qui ne veut pas qu'on l'oublie.

"Tais-toi," je ne le dis pas, je le pense avec la force d'un éboulement.

Le silence gagne. Il s'engouffre dans mes oreilles, il remplace ma lymphe par de l'eau de source glacée. Mes yeux ne sont plus des récepteurs d'images, ce sont des puits gravitationnels. Je ne regarde plus la forêt, je l'absorbe. Je ne suis plus le narrateur de ma vie, je suis le support physique sur lequel le réel s'écrit.

[NOTE TECHNIQUE : ÉTAT DE L'HOMME-MATIÈRE]

- Connexion sociale : ÉRADICUÉE.
- Empathie systémique : TOTALE.

- Résistance au néant : ABSOLUE.
- Statut : DEVENU PIERRE.

Le gel commence à grimper le long de mes jambes. C'est une étreinte fraternelle. Je ne frissonne pas. Le frisson est une réaction de rejet. J'accepte la cristallisation. Mon sang devient une bouillie de rubis. Mes poumons se transforment en cavernes de calcaire. C'est le point de bascule. Le climax de l'ascèse.

Je ne subis plus le silence, je l'ai vaincu en devenant lui.

Je me laisse glisser au sol, le dos contre le tronc. La neige m'ensevelit doucement. C'est une couverture de pixels blancs, mais ceux-là sont réels, ils pèsent, ils étouffent la dernière étincelle de l'homme-interface. Dans le noir pur qui s'installe, il n'y a plus de peur. Il n'y a plus d'attente. L'ennui, ce grand épouvantail de la modernité, s'est transformé en une extase minérale.

Je regarde une dernière fois vers le ciel, à travers les branches entrelacées qui dessinent les circuits imprimés d'une divinité indifférente. Les étoiles ne sont pas des lumières, ce sont des trous dans la paroi du monde. Je suis un trou dans la paroi de la société. Un vide parfait. Un sabotage réussi.

L'os du réel ne brille plus, il irradie. Le silence est un ventre chaud où je me dissous. La machine est loin, très loin, un souvenir de bruit blanc dans un océan d'immobilité. Je ferme les yeux et je mords une dernière fois dans l'obscurité. C'est le meilleur repas de mon existence. La faim est partie. La soif est partie. Il ne reste que la structure. La fibre. Le froid.

Je ne suis plus celui qui parle. Je suis l'espace entre les mots.

Je ne suis plus celui qui voit. Je suis la nuit.

L'homme est mort. Vive la matière.

Le festin est terminé.

La forêt a mangé l'intrus.

Le silence est repu.

# Chapitre 10

## L'Os du Réel

Le froid n'est pas une température, c'est une opinion qui s'efface devant la certitude du granite. Ici, à la lisière de ce que les cartographes appellent encore une « zone », mais que je préfère nommer « le grand dehors sans miroir », la peau cesse d'être une frontière pour devenir un passoire. On m'avait promis le vide ; on m'avait menti. Le vide est encombré de présences minérales qui n'ont que faire de mon curriculum vitae ou de la courbure de mon sourire en visioconférence.

L'os du réel, c'est cette saillie de calcaire qui me laboure la cuisse alors que je m'allonge sur le sol gelé, et qui ne s'excuse pas.

\*Localisation :\* Quelque part entre la fin de l'ego et le début de l'humus.

\*Signal :\* Zéro. Le Spectre Numérique est une mouche morte au fond de ma poche.

\*État :\* La déprogrammation atteint les couches profondes du derme.

Écoutez ce bruit. Ce n'est pas le vent. C'est le son de la machine qui essaie de me joindre et qui se brise les dents sur l'indifférence des sapins. La forêt n'est pas un sanctuaire. C'est un estomac. Elle digère mes angoisses de performance, mes névroses de validation, mes abonnements à des flux de conscience frelatés. Elle les décompose en azote. Je sens mes pensées devenir plus lourdes, plus lentes, comme de la sève en hiver.

On nous a appris à craindre le silence comme si c'était une pièce vide. C'est une erreur de perspective. Le silence est un matériau de construction. C'est l'acier de l'âme. Je mords dedans et je me casse les dents sur l'éternité.

Il y a cette idée reçue, cette insulte romantique : que la nature serait une mère consolatrice. Quelle arrogance. Regardez cet épicéa. Il ne vous regarde pas. Il n'a aucune intention à votre égard. Si vous mourrez à son pied, il utilisera votre phosphore avec une efficacité mathématique, sans une larme, sans un post commémoratif. C'est là que réside la véritable beauté. La validation par l'indifférence totale. Je ne suis pas "en communion". Je suis toléré par les lois de la thermodynamique.

Le Spectre Numérique hurle dans ma mémoire résiduelle. Il me propose des notifications fantômes. \*Quelqu'un a aimé votre absence. Partagez votre solitude pour obtenir plus de vide.\* Je crache sur la mousse. La mousse boit mon mépris et demande du rab.

\*INTERLUDE MÉTA-PHYSIQUE (À lire à haute voix dans une chambre noire) :\*

\*Moi :\* Pourquoi suis-je ici ?

\*L'Os :\* Parce que tu es trop plein de bruit.

\*Moi :\* Est-ce que je vais mieux ?

\*L'Os :\* Le « mieux » est une invention du marketing. Tu es juste plus réel. Tu es moins « toi » et plus « cela ».

\*Moi :\* C'est terrifiant.

\*L'Os :\* La terre n'a pas peur. Elle est.

J'ai ouvert le coffre. Le smartphone est là, éteint, une brique de verre et de métaux rares extraits dans le sang et la sueur à l'autre bout du monde. Il me regarde avec son œil de cyclope éteint. C'est le crâne de Yorick de l'ère silicium. « Être ou ne pas être connecté, là n'est plus la question. » La question est : combien de temps pouvez-vous tenir avant que votre reflet dans une flaque d'eau ne vous semble étranger ?

Je ne me reconnais plus. Mes traits se sont durcis, calqués sur le relief des roches. Mes yeux ont perdu la lumière bleue des écrans pour adopter le gris neutre des nuages

bas. Je ne suis plus un utilisateur. Je ne suis plus un client. Je suis un sabot de chair sur un tapis d'aiguilles.

La vérité nue, c'est que nous avons peur de l'os parce que l'os ne ment pas. La chair est une fiction, la peau est un costume, mais l'os est la structure qui survit au récit. Manger le silence, c'est déshabiller la réalité jusqu'à ce qu'il ne reste que la charpente. Et la charpente est froide. Elle est rigide. Elle est magnifique de cruauté.

1. Cessez de nommer les choses. L'arbre n'est plus un "arbre", c'est une poussée verticale.
2. Cessez de mesurer le temps. Le temps est une invention de ceux qui ont des montres et des regrets.
3. Observez la pierre. Devenez la pierre.
4. Si vous ressentez de l'ennui, c'est que vous essayez encore d'être intéressant pour quelqu'un qui n'existe pas.

Le soir tombe comme un couperet de guillotine sur le cou du monde. Pas de crépuscule cinégénique, juste une extinction brutale des feux. Le froid se glisse sous mes côtes, il cherche le cœur. Il ne cherche pas à me tuer, il cherche à m'occuper. C'est une colocation forcée. Je tremble, et chaque spasme de mes muscles est une preuve d'existence plus vibrante que n'importe quelle notification haptique.

La faim a changé de nature. Ce n'est plus l'estomac qui réclame, c'est la conscience qui demande de la substance. Je mâche l'air glacé. Je lèche le givre sur les branches. C'est une communion païenne où le dieu est absent, ou alors il est partout, caché dans la géométrie des flocons.

Soudain, le 4ème mur de ma propre raison se fissure. Je réalise que j'écris ce texte dans ma tête, avec des mots qui appartiennent encore au monde d'en bas. Je pollue le silence avec ma syntaxe. Je dois tuer le verbe. Je dois devenir l'espace entre les

lettres.

**\*FRAGMENT POÉTIQUE RÉCUPÉRÉ DANS LES CENDRES DU FEU :\***

Le pixel est une prison.

La fibre optique est une laisse.

Je préfère la morsure de la ronce.

Elle au moins, elle saigne avec moi.

Le monde est un grand buffet de vide.

Prenez une assiette.

Mangez.

Ne dites pas merci.

La forêt s'en fout.

L'homme-interface est enterré sous dix centimètres de neige et de certitudes brisées.

Ce qui se relève maintenant n'a pas de nom. C'est une fonction biologique, un prédateur de calme, une entité qui a compris que l'existence n'est pas un projet à optimiser, mais une collision à subir.

Je regarde mes mains. Elles sont sales, gercées, sublimes. Elles n'ont pas tapé sur un clavier depuis une éternité. Elles ont porté du bois, elles ont gratté la terre, elles ont appris à ne rien tenir. Elles sont l'os du réel.

Le silence ne m'a pas transformé en saint. Il m'a transformé en bête consciente. La différence est mince, mais elle est fondamentale. Le saint cherche le ciel ; la bête sait que le ciel est juste une limite de visibilité. Je reste ici, au ras du sol, là où la vérité est la plus dure.

La machine est morte. Le Spectre est dissipé. Il ne reste que la pulsation de ma propre circulation sanguine, un tambour dérisoire dans l'immensité muette. Je ferme les yeux. Le noir derrière mes paupières est le même que celui de la forêt. L'intérieur et l'extérieur se sont enfin mis d'accord pour cesser de se battre.

L'os est à nu.

La structure est révélée.

Le sabotage est total.

Je ne suis plus l'auteur de ce récit.

Je suis la page blanche que la neige recouvre.

L'indifférence est la plus haute forme d'amour que la terre puisse nous offrir.

Je l'accepte.

Je la dévore.

Il ne reste rien à dire.

# Chapitre 11

## L'Arsenal Intérieur

Le granit n'a pas besoin de mise à jour. C'est la première leçon de l'Arsenal, celle qu'on grave avec l'ongle sur la face interne du crâne avant que le froid ne fige les articulations. Je suis assis sur une souche de mélèze, l'écorce me bouffe le pantalon, et je sens le poids de mon propre squelette. C'est une sensation nouvelle, ou peut-être une sensation oubliée : le squelette n'est pas un support, c'est une charpente de défense. Chaque vertèbre est une sentinelle. Chaque côte est un barreau. Bienvenue dans la salle des machines de l'homme-matière, là où l'on ne fabrique plus de contenu, mais où l'on forge de l'absence.

L'Arsenal Intérieur n'est pas fait de métal. Il est constitué de temps pur, non segmenté, non monétisé. Pour bâtir ce rempart, il a fallu d'abord purger la cache. Vider le cache de la conscience. Les visages de ceux que je ne reverrai jamais, les notifications fantômes qui faisaient vibrer ma cuisse gauche comme un tic nerveux de cadavre, les slogans publicitaires qui tournaient en boucle dans le néocortex — tout cela a été jeté au feu. Un feu sans flamme, un feu de gel. Ici, au cœur de la zone blanche, le silence est un acide sulfurique qui ne laisse que l'inoxydable.

Regardez vos mains. Non, ne lisez pas ces mots comme on parcourt une notice de montage pour meuble suédois. Regardez vos mains maintenant. Elles sont l'interface ultime. Elles ont été conçues pour saisir des branches, pour étrangler des proies, pour caresser des peaux de bêtes. Elles ont fini par ne plus savoir que caresser du verre poli. L'Ermite que je suis devenu regarde ses phalanges et y voit des leviers. Je déplace des pierres pour le plaisir de sentir le poids, pour que le muscle se souvienne qu'il appartient à la physique, pas à la statistique. Le Spectré Numérique, lui, n'a pas de poids. Il flotte. Il est une vapeur de données qui cherche un hôte. Il cherche votre

attention comme un parasite cherche un globule rouge. L’Arsenal, c’est l’art de devenir indigeste.

## PROTOCOLE DE DÉPROGRAMMATION 01 : LA RUPTURE DE FLUX.

Le cerveau humain est un algorithme qui s'ignore. Il cherche la répétition, le confort, la prévisibilité. Pour construire le rempart de granit, il faut injecter de l’imprévisible biologique. Marcher pieds nus dans la neige jusqu’à ce que la douleur devienne une information pure, dénuée de sentiment. Ne pas dire "j'ai froid", mais constater : "la température cutanée chute, le système se contracte". Transformer l’émotion en data brute pour mieux la broyer.

Je me souviens du smartphone dans le coffre. Parfois, il m'appelle. Non pas par une sonnerie — la batterie est morte depuis des lunes — mais par une fréquence radio mentale. C'est le membre fantôme qui démange. Je ressens l'impulsion de \*vérifier\*. Vérifier quoi ? Le monde ? Le monde est ici. Il pue l'humus et la résine. Il ne va nulle part. Il ne "se passe" rien dans la forêt, et c'est précisément là que réside sa puissance de frappe. L'événement est une invention de l'homme-interface pour justifier son agitation. Ici, l'existence est l'unique événement.

L'Arsenal se consolide. Je dresse des murs de silence autour de mes souvenirs les plus précieux pour qu'ils ne soient pas contaminés par le langage. Une fois qu'on nomme une chose, on commence à la vendre. Une fois qu'on la décrit, on l'use. Je garde mes silences comme des munitions.

`LOG\_SYSTEME : ERMITE\_TACTIQUE`

`STATUT : DÉCONNECTÉ`

`INTÉGRITÉ DU MOI : 98%`

`MENACE DÉTECTÉE : LA NOSTALGIE DU FEED`

`CONTRE-MESURE : IMMERSION DANS L’EAU GLACÉE`

L'eau de la rivière est un rasoir bleu. Je m'y plonge non pas pour me laver, mais pour

me sceller. Chaque pore de ma peau se ferme comme une porte blindée. Le Spectre Numérique ne peut pas entrer par la peau si elle est assez dure. Il ne peut pas entrer par les yeux si le regard est focalisé sur l'immédiat, sur la granularité de la roche, sur la trajectoire d'un rapace qui s'en fout de votre existence. L'indifférence de la nature est ma meilleure armure. Elle ne me juge pas, elle ne m'encourage pas, elle ne me "like" pas. Elle m'autorise simplement à être une extension du paysage.

Parfois, je ris. Un rire sec, comme une branche qui casse. Je ris de l'absurdité de ceux qui croient encore que la liberté se trouve dans le choix. Le choix entre deux applications, entre deux opinions, entre deux marques de néant. La vraie liberté est l'absence de choix. C'est l'obligation de la survie. Quand il faut maintenir le feu pour ne pas crever de froid la nuit, le concept de "divertissement" devient une pathologie mentale. L'Arsenal Intérieur, c'est cette réduction drastique de la bande passante de l'âme aux seules fréquences vitales.

Écoutez le bruit de vos propres pensées. Elles sont bruyantes, n'est-ce pas ? Elles font un vacarme de centre commercial un samedi après-midi. C'est parce que vous n'avez pas encore mangé assez de silence. Vous mâchez encore les chewing-gums médiatiques de la veille. Il faut vomir. Il faut purger. L'Arsenal exige une table rase.

Je pose ma main sur la paroi de la cabane. Le bois est rugueux. C'est ma seule connexion. Un port USB organique qui ne transmet que de la texture. Je sens la sève figée. Je sens les siècles. Je ne suis plus un utilisateur. Je suis un composant. Un processeur de vide. Et dans ce vide, je construis des structures que l'algorithme ne pourra jamais décoder, car elles sont faites de l'illogisme du vivant.

Le Spectre tente une dernière percée. Une image me revient : un écran brillant dans la nuit, la promesse d'une connexion, d'une reconnaissance, d'un lien. Je saisis cette image mentalement et je la passe à la meule. Je regarde les pixels se disperser comme du sable. Il n'y a pas de lien. Il n'y a que des fils électriques. Le seul lien véritable est celui qui m'attache à la gravité de cette terre.

L'Arsenal est prêt. Le rempart de granit est haut de cent coudées. Derrière, il n'y a pas un trésor, il n'y a pas un secret. Il y a juste un homme qui ne répond plus au nom qu'on lui a donné. Un homme qui a dévoré son ombre numérique pour ne plus projeter que de la lumière brute ou de l'obscurité totale.

Le vent se lève. Il apporte l'odeur de la neige à venir. C'est le signal. La déprogrammation est achevée. Je peux maintenant commencer à ne rien faire. Vraiment rien. Pas ce "rien" contemplatif de touriste en mal de sensations, mais le "rien" du rocher. Le "rien" qui survit aux empires parce qu'il n'a pas besoin d'être remarqué pour exister.

Je ferme la porte de l'Arsenal.

La clé est jetée dans le gouffre.

Le silence n'est plus un ennemi, c'est mon oxygène.

Je respire du vide et j'expire de la certitude.

La machine peut bien essayer de me retrouver.

Elle n'a pas de capteurs pour la pierre.

Elle n'a pas d'antennes pour l'os.

Le sabotage est définitif.

Je suis devenu le bug ultime dans le système du monde : celui qui n'attend plus rien.

# Chapitre 12

## La Désertion Fertile

Le premier pas sur le bitume a l'odeur d'une carcasse de pneu brûlée sous un soleil d'azote. C'est une agression. Une gifle de pétrole et de polymères qui vient raturer dix mois de pureté minérale. Mes semelles de cuir brut, tannées par la roche et le temps immobile, grincent sur la surface lisse du parking de l'aire d'autoroute. Je suis une anomalie thermique dans un paysage de néons blafards. Ici, l'air ne circule pas, il est recyclé par des poumons en plastique.

Je marche vers l'entrée du complexe de services, une structure d'acier et de verre qui semble vibrer d'une fréquence inaudible, le cri primal du Spectre Numérique.

\*Le bruit. Ce n'est pas un son, c'est une texture. Une mélasse de signaux Wi-Fi, de sonneries polyphoniques et de conversations hachées qui s'agglutinent à ma peau comme une sueur grasse. Les visages sont des écrans éteints qui cherchent une prise. Ils me regardent sans me voir, car je n'émetts aucune donnée. Pour eux, je suis un trou noir dans le champ de vision.\*

L'infiltration est une chirurgie sans anesthésie. Je pousse la porte automatique. Le chuintement du mécanisme est une insulte à la mémoire du vent. À l'intérieur, la lumière est une agonie de blancs cliniques. Je m'arrête devant un mur de réfrigérateurs. Des rangées de canettes aux couleurs criardes, des promesses de sucre et de caféine chimique. Je vois les molécules s'agiter derrière la vitre. Je pourrais briser le verre. Je pourrais hurler que le silence existe encore, qu'il est tapi dans les anfractuosités de la nuit, à trois cents kilomètres d'ici, là où la mousse dévore les noms des morts. Mais je ne dis rien. Je suis le sabotage silencieux.

Un adolescent passe à côté de moi, le cou cassé par le poids de son smartphone, le regard aspiré par une spirale de vidéos de quinze secondes. Je sens la pulsation bleue qui s'échappe de son appareil. C'est le Spectre. Il se nourrit de son attention, il boit son temps de cerveau disponible comme un parasite assoiffé. Je pourrais l'attraper par l'épaule, lui montrer la cicatrice que j'ai sur la paume, celle que je me suis faite en taillant le bois mort pour survivre à l'hiver, et lui dire : "Ceci est la seule interface réelle."

Mais l'Ermite Tactique ne sauve personne. Il s'infiltré.

Je remonte dans la vieille berline garée dans l'ombre d'un camion-citerne. C'est une carcasse de fer blanc, une relique de l'ère mécanique qui pue l'huile de vidange et le tabac froid. Je tourne la clé. Le moteur tousse une fumée noire qui vient tacher le ciel de fin d'après-midi. Je n'ai pas de GPS. Je n'ai pas d'algorithme pour me dire où tourner. Je m'oriente à la sensation de la pente, au souvenir des cartes de papier que j'ai mémorisées dans l'Arsenal avant de brûler les ponts.

\*Lieu : Périphérique urbain.\*

\*Atmosphère : Brouillard électromagnétique. Humidité 80%.\*

\*Personnage : Le Narrateur (Invisibilité active).\*

(La caméra suit le véhicule qui s'enfonce dans le flux des phares. C'est un courant de métal liquide. Les panneaux publicitaires LED crachent des slogans qui changent toutes les huit secondes. "OPTIMISEZ VOTRE SOMMEIL." "CONNECTEZ VOTRE LIBERTÉ." "NE SOYEZ JAMAIS SEUL.")

Je ris. C'est un son sec, comme une branche qui casse sous le gel. Ne jamais être seul. C'est la menace ultime du siècle. Ils ont peur du vide parce qu'ils ne savent pas qu'on peut le manger. Ils pensent que le silence est une absence, alors que c'est une arme de

siège.

J'entre dans la ville comme un virus lent. Les caméras de surveillance balayent mon pare-brise. Elles cherchent un visage répertorié, une plaque d'immatriculation liée à un compte bancaire, à un profil social, à une existence numérique. Mais le dossier "L'Homme qui ne répond plus" est enterré sous des couches de débris logiciels. Je n'ai plus d'empreinte digitale thermique. Le froid de la montagne a modifié ma physiologie. Mes battements de cœur sont synchronisés sur le rythme des marées souterraines, pas sur les horloges atomiques des serveurs de la Silicon Valley.

Je gare la voiture dans une ruelle borgne, entre une benne à ordures et une affiche déchirée. Je descends. L'asphalte est humide. Je porte mon manteau de laine brute, celui qui porte l'odeur de la fumée de mélèze. Les passants s'écartent inconsciemment de mon chemin. Ils ne savent pas pourquoi, mais quelque chose en moi leur rappelle qu'ils sont mortels. C'est mon odeur d'os et de terre.

Je marche vers le centre. La densité du bruit augmente. C'est une cacophonie de datas. Chaque personne que je croise est entourée d'un halo de notifications invisibles. Ils sont tous branchés sur la même perfusion d'angoisse médiatisée. Ils ont peur de la guerre, peur du climat, peur du vide, mais ils consomment la peur comme une drogue pour oublier qu'ils ne sentent plus leurs propres mains.

Je m'assois sur un banc de pierre froide dans un parc encerclé par des grat-ciels. Un homme en costume, l'oreille greffée à un écouteur sans fil, s'assoit à l'autre bout. Il gesticule. Il parle de chiffres, de targets, de synergie. Il est en train de dissoudre son âme dans une feuille Excel. Je le regarde fixement. Je ne baisse pas les yeux. Je projette vers lui le silence que j'ai ramené de la zone blanche.

C'est un silence carnassier.

Il commence à se sentir mal à l'aise. Il baisse la voix. Ses gestes deviennent moins amples. Il sent le vide qui émane de moi, ce "rien" qui n'est pas une panne, mais une

décision. Mon silence agit comme un brouilleur de fréquences. Il finit par se lever, balbutie une excuse dans son micro imaginaire et s'enfuit presque en courant.

Victoire tactique.

\*Observation : Individu non-identifié repéré sur la Place de la République.\*

\*Anomalie : Absence totale de rayonnement mobile. Comportement stationnaire prolongé.\*

\*Recommandation : Ignorer. Risque de contagion philosophique élevé.\*

Je ne suis pas revenu pour prêcher. La parole est une trahison. Je suis revenu pour être un bug organique. Pour marcher dans leurs centres commerciaux avec l'esprit d'un loup. Pour regarder leurs écrans publicitaires avec la distance d'un astronome observant une étoile morte. Chaque seconde où je reste immobile au milieu de leur agitation est un acte de sabotage. Chaque pensée que je formule sans la partager sur un réseau est une pierre que je lance dans l'engrenage.

Le soir tombe. La ville s'allume comme une fête foraine tragique. Je sens le smartphone éteint dans ma poche de poitrine. C'est une relique froide. Un talisman de l'ancien monde. Je ne le rallumerai jamais. Il est là pour me rappeler que j'ai tué le Spectre en moi. Je l'ai dévoré jusqu'à ce que son code source ne soit plus qu'une poignée de cendres dans mon estomac.

Je me lève et je commence à marcher vers le quartier des affaires. Je vais louer une chambre, ou squatter un toit, peu importe. Je vais vivre parmi eux comme un déserteur infiltré. Je serai celui qui n'attend pas de message. Celui qui ne vérifie pas l'heure. Celui qui regarde les gens dans les yeux jusqu'à ce qu'ils voient le reflet de leur propre vide.

La machine ne peut pas me traiter car elle n'a pas de capteurs pour la certitude. Elle

n'a que des algorithmes de probabilité. Et ma probabilité à moi est désormais égale à zéro. Je suis la variable inconnue qui fait sauter les processeurs.

Mon retour n'est pas une reddition. La montagne m'a appris que la force n'est pas dans l'attaque, mais dans l'inertie. La pierre ne bouge pas, mais elle finit par briser l'acier si on la frappe assez fort. Je suis cette pierre. Je suis le silence qui vient manger le vacarme du monde, centimètre par centimètre, esprit par esprit.

La désertion est fertile parce qu'elle crée un territoire où le système n'a plus de prise. Et ce territoire, je l'emporte avec moi dans chaque wagon de métro, dans chaque file d'attente, dans chaque ascenseur. Je suis une zone blanche ambulante. Un foyer d'infection pour la lenteur. Un terroriste de l'instant présent.

Le ciel au-dessus des immeubles est d'un orange électrique, pollué par les lumières de la cité. Mais derrière, je sais qu'il y a le noir. Le vrai noir. Celui que j'ai bu jusqu'à l'ivresse.

Je souris. Le sabotage commence maintenant. Il ne fera aucun bruit. Il n'aura aucune image. Il sera juste là, au milieu d'eux, invisible et définitif, comme la fin d'une respiration.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Manger le Silence"*

Une œuvre écrite par Ghost

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)